

DTS

L'ABEILLE

Revue Mensuelle
Illustrée
pour la Jeunesse



Les Frères de l'Instruction Chrétienne
Laprairie (P.Q)

L'ABEILLE

Cette revue approuvée par l'autorité ecclésiastique
paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

SOMMAIRE

Mot d'ordre : Après la retraite, p. 43. — Miettes d'Évangile : L'Enfant prodigue, p. 46. — La bonne Mère du ciel, p. 49. — Pèlerinage en Terre-Sainte, p. 51. — Récits canadiens : Foi, Espérance et Charité, p. 58. — Classes "excellentes", p. 63. — Les Martyrs de Gorcum, p. 64. — Vêture au Noviciat St-Joseph, p. 66. — De tout un peu, p. 67. — L'Île Mystérieuse (*suite*), p. 70. — Testament d'une victime de l'alcool, p. 80. — Rires et sourires, p. 81. — La leçon de boxe, p. 83.

SIMPLES REMARQUES

L'abondance des matières nous a encore forcé de laisser de côté la rubrique : "Les Petits Amis de Jésus", que l'on a remplacée par le récit d'un pèlerinage en Terre-Sainte : les lecteurs ne perdront pas au change.

L'absence des "Echos du Juvénat du Sacré-Cœur" est due à l'application d'une maxime qui, pour être de Voltaire, n'en est pas moins exacte : Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Les parents abonnés pourront donc se dire : pas de nouvelles, bonnes nouvelles!

SOLUTION DE LA RÉCRÉATION MATHÉMATIQUE DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

Le dividende est 1 089 709; le diviseur, 12; le quotient, 90 809. On trouve assez facilement le point de départ de la solution en remarquant que le premier produit se compose de **trois** chiffres, tandis qu'il n'y en a que **deux** dans le produit par 8. Le premier chiffre du quotient — comme le dernier — ne peut être que 9. On voit aussi que le 2^e et le 4^e chiffre du quotient sont **zéro**, car on a dû abaisser **deux** chiffres pour continuer la division. Le diviseur ne peut être que 12 : c'est le seul nombre dont le produit se compose de 3 chiffres ou de 2, suivant qu'on le multiplie par 9 ou par 8.

Nous avons reçu 54 bonnes réponses, ce qui montre qu'il y a d'habiles chercheurs parmi nos jeunes abonnés. Mais on avait demandé une solution *raisonnée*, ce que tous n'ont pas compris : on n'a retenu que les noms de ceux qui ont satisfait à cette condition.

Nous ont envoyé une solution satisfaisante : M. T. Chauvette, Mlle Thérèse Gélinas et Jean-Paul Legault.

Signalez "L'Abeille" à vos amis.



APRÈS LA RETRAITE

ABEILLE. — Il y a quelques semaines, cher Lecteur, Jésus passait dans votre école à l'occasion de la retraite de rentrée. Il ouvrait les yeux des aveugles, déliait la langue des muets, redressait les jambes des boiteux, serrait sur son cœur paternel les prodigues repentants, guérissait les lépreux, faisait sortir du tombeau les Lazares en décomposition, versait à pleins cœurs la grâce, la vie, la joie du ciel ... Qu'elles étaient belles au sortir de la retraite, ces âmes d'enfants, d'adolescents, toutes rayonnantes des clartés divines! Il y a de cela trois semaines, un mois : en quel état sont-elles aujourd'hui? Et vous, cher Lecteur, avez-vous conservé la grâce de la retraite? mes paroles frappent-elles les oreilles d'un vivant ou celles d'un mort?

LECTEUR. — Votre question m'embarrasse. Sont-ils nombreux les jeunes gens de mon âge qui gardent l'état de grâce? C'est si difficile! les occasions sont nombreuses, séduisantes ...

A. — Je vous comprends. Vous cherchez à vous convaincre que l'état de grâce est bien difficile à votre âge et dans votre milieu. C'est une excuse facile pour les passions.

L. — Je vous l'assure, chère Abeille, j'apprécie hautement la faveur que le bon Dieu m'a faite en me faisant naître dans un pays franchement chrétien et d'une famille pleine de foi. Je tiens à pratiquer ma religion; jamais je ne manque la messe le dimanche, je me confesse et

communie plus souvent que d'autres et j'appartiens à la Ligue du Sacré-Cœur.

A. — *Fort bien! mais si vous cédez à la tentation; si vous ne lutez pas; vous passez des jours et des semaines en péché mortel; en un mot, vous faites au bon Dieu une petite part de votre vie, et la grosse part, votre cœur, vos affections, oui, la grosse part, vous la réservez pour le diable! ... Malheureux jeune homme, vous n'ignorez pas cependant que "Nul ne peut servir deux maîtres!"*

L. — *Que voulez-vous, je suis la mode, je ne suis pas pire que les autres. Je connais des camarades qui étaient avec moi à la retraite, qui l'ont faite sérieusement, je crois, et qui pourtant eux aussi ne semblent pas prendre au sérieux leurs promesses baptismales. Plus tard, disent-ils, on se conduira chrétiennement; pour le moment, impossible! il faut que jeunesse se passe ...*

A. — *Ah! c'est donc ainsi que vous vous laissez corrompre par les fausses maximes du monde. Dites plutôt avec Jésus-Christ, avec l'Eglise : Il faut que jeunesse se passe bien, très bien; qu'elle se passe dans l'innocence, la pureté, la lutte victorieuse, et cela est toujours possible avec l'aide du bon Dieu, que nous obtenons par la prière. N'en doutez nullement, il y a des milliers de jeunes gens, de votre âge, et dans les mêmes conditions que vous, qui croient à la possibilité de l'état de grâce, luttent énergiquement pour la conserver, et la gardent effectivement. Ces jeunes gens-là sont des braves; tandis que vous, avouez-le, vous n'êtes qu'un lâche et vous préparez la ruine de la religion dans votre pays.*

L. — *Comment cela, la ruine de la religion?*

A. — *C'est évident. Lorsque se multiplie dans un pays les chrétiens de nom seulement, qui prétendent servir à la fois Dieu et leurs passions, c'est un signe certain de décadence religieuse. Alors, la religion, ne descend plus dans les cœurs, elle demeure à la surface; ce n'est plus qu'une façade brillante derrière laquelle s'effectuent la décomposition et la mort; elle est à la merci de la première bourrasque de persécution. — Non, vous ne savez pas apprécier le trésor de la grâce ...*

L. — *C'est vrai, chère Abeille, l'expression ETAT DE GRÂCE ne me dit pas grand'chose et je me laisse séduire*

par les plaisirs des sens. Dites-moi donc de la grâce quelque chose qui me la fasse apprécier, aimer, rechercher.

A. — Être en état de grâce, c'est posséder en soi Dieu tout entier, Père, Fils et Saint-Esprit; c'est participer à la vie de Dieu et donc devenir vraiment son enfant, avoir droit d'entrer un jour dans sa maison, d'y vivre éternellement avec lui de sa propre vie et d'y jouir de son divin bonheur. On se demande comment Dieu a pu pousser jusqu'à cet excès son amour pour l'homme et comment l'homme est assez stupide pour mépriser cette faveur.

L. — Il est donc vrai que la grâce est le plus grand de tous les trésors?

A. — Dites plutôt que c'est le seul trésor, car rien ici-bas ne peut lui être comparé. Tous les biens de la terre réunis ensemble, toutes les richesses, tous les plaisirs ne valent pas le moindre degré de grâce; tous en effet disparaissent à la mort, au lieu que la grâce nous donne Dieu lui-même pendant toute l'éternité. Jésus-Christ nous a payé la grâce de tout le sang de ses veines; les martyrs se sont laissé brûler vifs, déchirer à coups de fouets, dévorer par les bêtes plutôt que de la perdre. Et vous, enfant, vous, adolescent, est-ce que vous ne vous déciderez pas à vous gêner pour la garder? continuerez-vous de la troquer contre un plat de lentilles, comme Esaü fit de son droit d'aînesse?

L. — Je voudrais bien rester bon, mais c'est partout la course aux plaisirs; il est dur de ramer contre le courant qui nous entraîne; si l'on veut se singulariser, on se fait critiquer et la vie devient intenable.

A. — Votre argument, mon garçon, n'est pas digne d'un cœur chrétien; ce ne sont pas les hommes qu'il faut craindre, mais Jésus-Christ. Si les autres sont des sépulcres blanchis, beaux au dehors et pleins de pourriture au dedans, est-ce une raison pour vous de les imiter? Les autres ne seront pas là à l'heure de la mort pour vous empêcher de tomber en enfer. D'ailleurs, pensez-vous qu'on vous méprise, si, au lieu de vous constituer l'esclave du monde vous vous affranchissez de ses lois tyranniques? Non, certes! Loin de diminuer un jeune homme, les convictions religieuses et la pureté de la vie le grandissent et l'aureolent de majesté.

F. C.-A.



L'Enfant Prodigue

(Suite)

LE prodigue, ayant obtenu la part d'héritage qu'il réclamait, quitta son père, son frère, son pays, et partit bien loin.

Où il alla? L'Évangile ne le dit point. En Syrie? En Égypte? Peut-être. Cent villes païennes florissaient hors des frontières de la Palestine : Tyr, Sidon, Damas, Antioche, Alexandrie, ... Le luxe insolent de leurs ruines étonne encore aujourd'hui l'univers. Et elles offraient l'attrait de mille plaisirs faciles.

Tout ce que nous savons, c'est qu'il alla bien loin. Loin des regards, du contrôle, des remontrances de son père.

Ainsi d'ailleurs agit le jeune homme qui ne veut plus rester fidèle aux sentiments de sa Première Communion. Il fuit les compagnies édifiantes, les amis, les parents. Il évite surtout la rencontre du prêtre.

Que fait maintenant le prodigue dans ce lointain pays? "En quelques jours, dit l'Évangile, il eut dissipé tout son bien en vivant dans la débauche." Moments d'ivresse, de joie, de plaisirs, bientôt suivis de beaucoup de déceptions, de regrets, de remords, et d'un vide affreux.

Quand, en effet, il eut dissipé tous ses biens, Dieu permit qu'une grande famine survînt dans le pays où il était. N'ayant plus rien pour acheter du pain, il eut faim. Cette faim, le pécheur l'éprouve aussi à sa façon : c'est le remords; c'est le vide que Dieu laisse en se retirant; c'est l'impuissance où sont les plaisirs coupables de rassasier le cœur de l'homme.

Pour ne pas mourir de faim, notre prodigue se mit au service d'un habitant du pays. Celui-ci l'envoya dans sa ferme pour soigner les pourceaux. Il en était réduit à désirer de s'emplir l'estomac avec les gousses que mangeaient ces animaux, mais personne ne lui en donnait.



LE RETOUR AU BON MAÎTRE

Quelle déchéance! Mais pas plus grande que celle du malheureux qui abandonne le service du bon Dieu. Il fait paître le troupeau de ses honteuses passions. Mais rien ne peut satisfaire un cœur qui a été fait pour jouir de Dieu; et cet enfant égaré en est réduit à envier le sort des bêtes qui trouvent une grossière félicité dans la satisfaction de leurs appétits.

C'est quand le pécheur en est réduit à cette extrémité que la grâce l'attend. Heureux s'il sait en profiter! Son plus grand malheur, ce ne serait pas d'avoir abandonné Dieu, mais de persévérer dans ses égarements. Tomber dans le péché, dit un Père de l'Eglise, c'est un effet de l'humaine faiblesse; mais persévérer dans le péché, c'est le propre du démon. Que le pécheur imite notre prodigue; qu'il se jette dans les bras de Dieu, qui, comme un vrai Père, n'abandonne jamais, le premier, son enfant, si misérable soit-il.

Depuis de longs mois, le prodigue avait quitté le toit qui avait abrité son enfance. Et cependant son père continuait de songer à lui, ne pouvant se consoler de son départ. Comme le patriarche Jacob, inconsolable de la disparition de son fils Joseph, il soupirait jour et nuit après son malheureux enfant; et on l'entendait qui, seul, à l'écart, s'écriait sans cesse : "Mon fils, mon fils, qui me rendra mon fils?"

Comme la mère de Tobie, chaque soir il montait sur les hauteurs voisines pour voir si l'ingrat ne revenait pas. Déçu bien des fois, il ne se décourageait point. Et un jour qu'il interrogeait l'horizon comme de coutume, il aperçut un homme qui avançait péniblement; couvert de haillons, il offrait l'apparence de la plus grande misère. C'était son fils. Quoiqu'il fût loin encore, son père le reconnut. Tout ému de pitié, il accourut à sa rencontre, tomba à son cou et l'embrassa.

Remarquez avec Bossuet que le père ne se jette pas au cou de son fils : "Il y tombe; il s'abaisse lui-même, il semble qu'il ne veuille plus avoir de soutien qu'en ce fils qu'il a recouvré." Il y tombe, comme brisé par l'effort d'une attente si longue, et par la joie d'une espérance enfin récompensée.

Attendrisante image de Dieu et de sa miséricordieuse bonté! C'est Lui, en effet, ce bon père de la parabole, Du haut du ciel, il jette les yeux sur nous, pauvres enfants prodigues que nous sommes. Il nous voit venir, revenir, de loin, de bien loin. Il voit nos secrets désirs de conversion, les efforts que nous faisons pour les mettre à exécution. Il accourt au devant de nous, en nous donnant sa grâce pour réaliser nos saints désirs.

(A suivre.)

L. R.



La Bonne Mère du Ciel



Après le culte que nous rendons au Sauveur, notre principal culte est pour celle qui nous l'a donné.

Après le nom incomparable de Jésus, aucun nom n'est plus souvent sur nos lèvres que le nom de Marie.

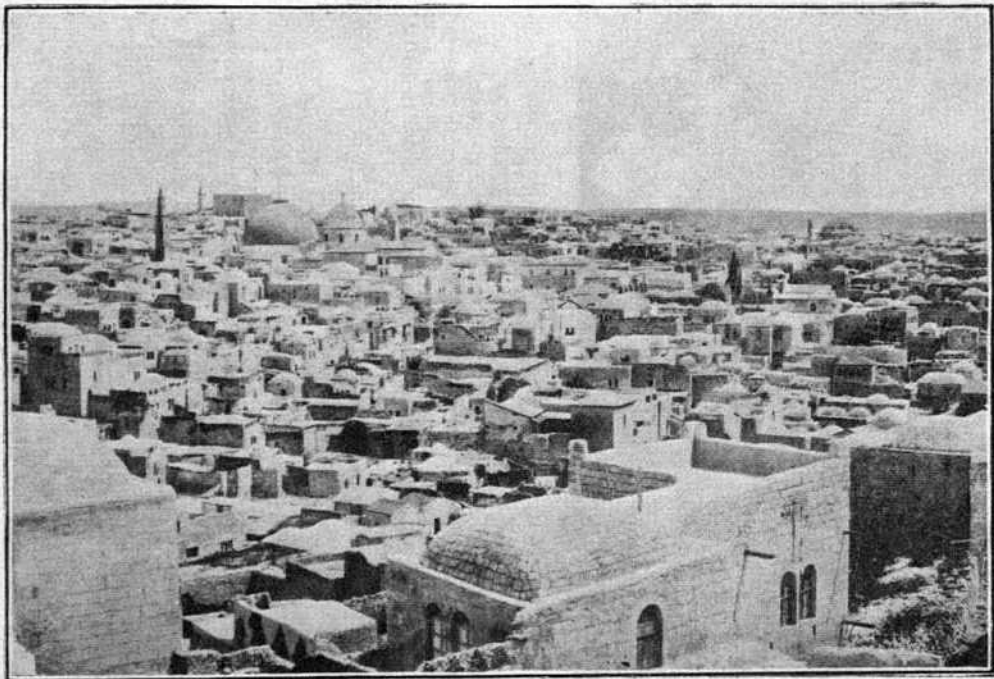
Marie! rien ne nous est plus intime, plus familier. Nous l'unissons à nos joies et à nos douleurs, à nos espérances et à nos alarmes.

Pas un jour ne commence, pas un jour ne s'achève, que nous n'implorions sa bénédiction.

Cent fois dans la journée nous cherchons son regard, nous implorons sa bonté, et si notre cœur n'est pas assez pur pour que nous osions baiser même ses pieds, nous baisons la pierre sur laquelle ses pieds ont reposé.

Mgr PIE.

Sainte Gertrude ne comprenait pas pourquoi l'Évangile appelle Jésus, le premier-né de Marie. La Mère de Dieu, lui apparaissant, lui dit : "Oui, c'est bien mon 'premier-né' plutôt que mon 'unique' qu'il faut l'appeler, mon très doux Jésus, car après Lui et par Lui, je vous ai tous engendrés dans le sein de ma tendresse éternelle pour être ses frères et mes fils."



VUE DE JÉRUSALEM.



Pèlerinage en Terre-Sainte

F. JEAN-JOSEPH, *Sup. Gén.*

D'un long et intéressant article, paru dans la Chronique des FF. de l'Instruction Chrétienne, nous extrayons les pages suivantes, qui sans aucun doute captiveront l'attention de nos jeunes lecteurs. Quand on ne peut visiter les lieux sanctifiés par Notre-Seigneur dans sa vie mortelle, c'est du moins une consolation d'y aller en esprit, surtout en prenant pour guide un pèlerin qui a vu autant avec son cœur qu'avec ses yeux.

Lendemain soir 28, le C. F. Alcime et moi prenons, à El Kantara, le train pour la Palestine. Nous voyageons de nuit et, peu de temps après le lever du soleil, nous sommes à Lydda, où nous devons changer de train. Nous sommes dans une plaine où l'on a planté beaucoup d'orangers. Comme ils sont encore petits et bien alignés, ils ont, avec un feuillage plus vert, l'apparence des vignobles bordelais.

De Lydda à Jérusalem, le train fait mille circuits et suit la vallée de Sorrec, encaissée entre des montagnes arides couvertes de cailloux. On ne rencontre que très peu de maisons et de champs cultivés. Tel est d'ailleurs l'aspect général de la Judée : pays accidenté, mais déboisé, dont la désolation rappelle une terre maudite.

A dix heures, nous sommes à Jérusalem et y recevons l'hospitalité gratuite, à la "Casa nova" des Pères Franciscains. Des subsides, provenant des quêtes pour les Lieux-Saints, leur sont accordés pour recevoir ainsi tous les pèlerins, non seulement à Jérusalem, mais à Bethléem, à Nazareth, au Thabor, etc. . . .

Après avoir pris possession de nos chambres, nous nous rendons à la Basilique du Saint-Sépulcre où les quatre jours suivants, nous aurons la consolation de faire nos dévotions et d'entendre plusieurs messes. Dans cette première visite, nous nous prosternons avec émotion pour embrasser la pierre du Saint-Sépulcre, l'endroit du crucifiement et de la plantation de la croix.

La Basilique du Saint-Sépulcre renferme un grand nombre de chapelles à quatre différents niveaux : au plan le plus élevé (sommet du Calvaire) sont les chapelles du crucifiement et de la plantation de la croix; la partie la plus étendue est au niveau du parvis et contient notamment la pierre de l'Onction, le Saint-Sépulcre et le Chœur des Grecs. On doit monter quelques marches seulement pour aller à la chapelle de l'Apparition et au couvent des Franciscains. C'est dans cette chapelle que les re-

ligieux conservent le Saint-Sacrement et récitent l'office. Elle leur est exclusivement réservée.

Au chevet du Chœur des Grecs se trouve un escalier qui conduit à la chapelle de sainte Hélène et, à la suite de celle-ci, on descend, par un autre escalier, à la chapelle de l'Invention de la sainte Croix.

Que de tristesse se mêle à la joie de visiter ces saints lieux où se sont accomplis les grands mystères de notre Rédemption et de la Résurrection glorieuse de Jésus-Christ ! La garde de la Basilique appartient aux Musulmans. En entrant à gauche, on aperçoit leurs divans, et ceux qui sont de garde y font la causette. On dit que c'est la même famille qui, depuis des siècles, conserve ce privilège et y tient beaucoup.

Il est pénible aussi de voir la partie principale du monument aux mains des orthodoxes grecs, et, dans la journée, ce sont eux qui sont maîtres du Saint-Sépulcre. Les catholiques peuvent y dire la messe, chaque matin. La dernière est chantée et se célèbre à sept heures, et c'est fini pour la journée.

Les orthodoxes coptes ont une chapelle derrière le Saint-Sépulcre. Le mercredi, ils y chantent un office pendant que les catholiques latins y célèbrent une grand'messe. Heureusement que les Pères Franciscains ont un premier chaire à la voix puissante et qu'ils sont accompagnés par l'orgue.

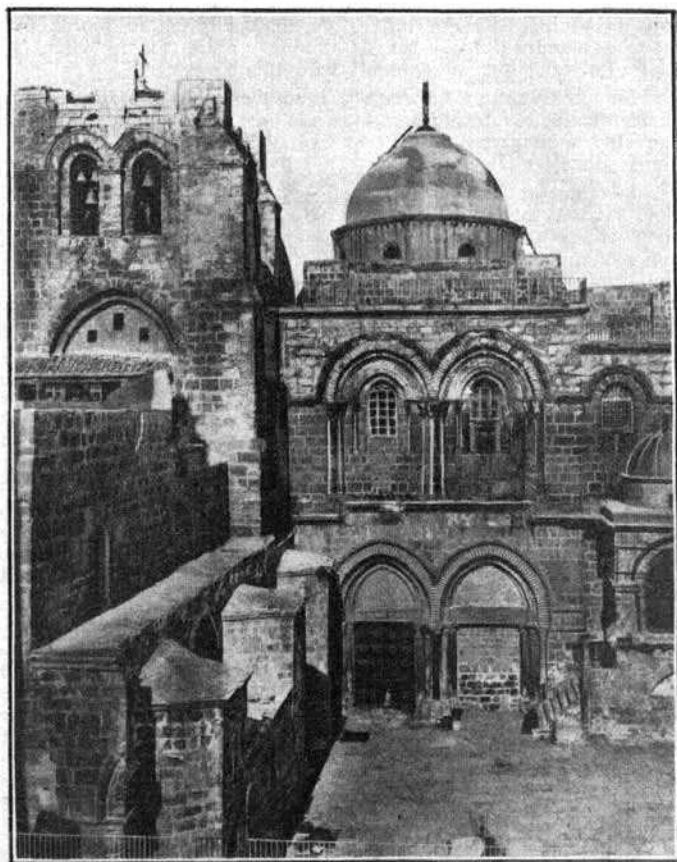
Sur le Calvaire, les catholiques ne peuvent jamais célébrer la sainte Messe à l'autel de la Plantation de la Croix; mais ils ont, à côté, l'autel du "Stabat Mater" et celui du "Crucifiement."

Dans l'après-midi du 29 décembre, nous sommes allés, sous la conduite du bon F. Fulgence, Franciscain — qui nous a complaisamment accompagnés dans toutes nos visites à Jérusalem et aux environs — à l'église Sainte-Anne desservie par les Pères Blancs qui, à cet endroit, dirigent un séminaire de rite oriental. Nous avons prié dans la chapelle où fut la maison de saint Joachim et de sainte Anne, là où naquit et vécut la sainte Vierge jusqu'à l'âge de trois ans. Le Temple était à proximité et elle n'eut pas loin à s'y rendre pour se consacrer au service du Seigneur.

Les Pères sont les gardiens de la *piscine probatique*, là où Notre-Seigneur guérit un paralytique malade depuis trente-huit ans. On voit, sous un portique, le récit du miracle écrit en un grand nombre de langues, y compris le breton et le basque, ainsi que le ruganda. Le Père Blanc qui nous accompagne nous fait visiter le musée palestinien du séminaire.

Nous continuons notre promenade jusqu'à Gethsémani et allons prier d'abord au Tombeau de la sainte Vierge. L'église qui le contient, et où se trouvent aussi les tombeaux de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne, est aux mains des orthodoxes. On y descend par un long escalier, avec une bougie, car l'endroit du Tombeau de la Vierge est très sombre.

Nous prions ensuite dans la Basilique de l'Agonie.



FAÇADE DE LA BASILIQUE DU SAINT-SÉPULCRE.

Cette église, construite récemment par les Pères Franciscains, renferme le rocher de l'Agonie que le pèlerin vénère et embrasse avec amour, en songeant aux angoisses de Jésus, dans ce combat qui se livra en son cœur, entre la crainte et l'amour :

"Tantôt la crainte est plus forte,
"Tantôt l'amour est plus fort;
"Mais enfin l'amour l'emporte
"Et lui fait choisir la mort".

Un orage nous surprend, au retour, et nous rentrons en hâte, sous la pluie. Elle continuera de tomber plus ou moins fort jusqu'au vendredi. Le soir de ce jour, nous faisons visite au R. P. Custode, qui nous reçoit très aimablement.

Le mardi matin 30 décembre, le mauvais temps ne permettant guère une sortie lointaine, nous visitons le couvent de Saint-Sauveur, le principal des Pères Franciscains et lieu de la résidence du Père Custode.

La chapelle est belle et vaste; elle sert d'église paroissiale. Nous visitons aussi l'école et les ateliers : imprimerie, menuiserie, forge et serrurerie, minoterie, boulangerie. On y fait du pain, non seulement pour les différents établissements des Franciscains, mais encore pour un grand nombre de pauvres. La disposition du four simplifie le travail du boulanger : une grande plaque de fer se meut à la manière d'un tiroir; ainsi, pour enfourner et défourner le pain, pas besoin de pelle.

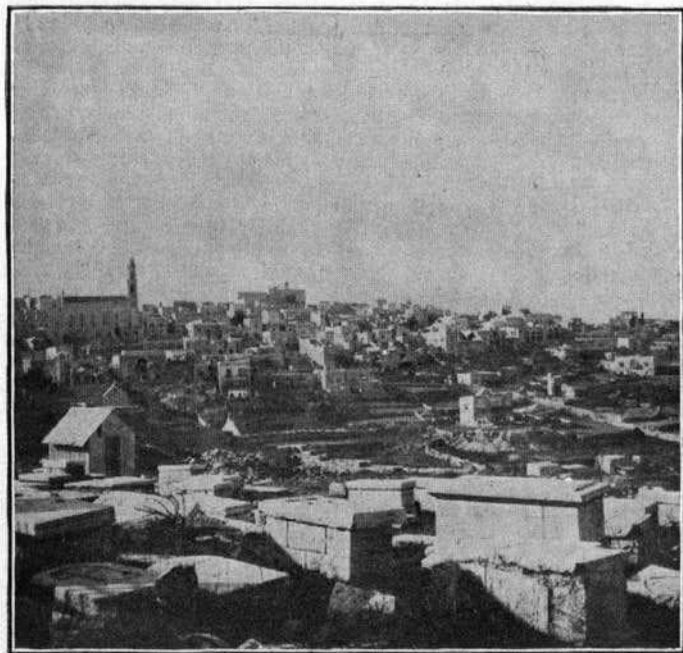
L'après-midi, nous avons parcouru le mont Sion, passé près de la Tour de David, visité les lieux où Notre-Seigneur eut à comparaître devant Anne et Caïphe, actuellement inclus dans des monastères de moines schismatiques; puis le Cénacle, qui est aux mains des Musulmans. Le sol est recouvert d'un tapis et, une grille d'un mètre de haut empêche d'y mettre le pied; on reste dans une sorte d'antichambre où furtivement, sans s'agenouiller — ce qui est défendu ici — on récite un *Pater* et un *Ave* pour gagner l'indulgence plénière attachée à cette visite, car la plupart des stations que nous faisons donnent droit à une indulgence plénière.

Dans ce quartier se trouve le couvent catholique des Bénédictins allemands dans lequel on vénère le lieu de la mort — Dormition — de la Très Sainte Vierge. Tout près de là, on montre, sur le bord du chemin, une colonne qui rappelle, dit-on, l'endroit où des Juifs voulurent arracher le corps de Marie des mains des Apôtres, lorsqu'ils le portaient à Gethsémani pour l'inhumer. L'un d'eux, ayant mis la main sur la dépouille mortelle de la Vierge, fut frappé de paralysie et tous perdirent subitement la vue. Les Apôtres, voyant ensuite leur repentir, les guérèrent de leur infirmité, et ils devinrent chrétiens.

Nous terminons nos visites par la chapelle que les Pères Assomptionnistes édifient sur le flanc du mont Sion, pour rappeler la comparaison de Notre-Seigneur devant Caïphe et le chant du coq ou le reniement de Pierre. Ils possèdent peut-être, dans leur vaste enclos, la véritable place du palais de Caïphe, car, aujourd'hui, on discute beaucoup, et on met en doute des assertions qui ont pourtant, en leur faveur, l'avantage d'une longue tradition. De fait, la ville de Jérusalem a subi de tels bouleversements, qu'il est permis d'avoir des doutes sur l'emplacement exacte d'une quantité de monuments.

Pour retourner à notre résidence, nous avons fait un assez long circuit par des rues étroites et sales — surtout par temps

de pluie —, mais très animées : magasins de toutes sortes, ateliers de cordonniers, de tailleurs, de ferblantiers, etc., aux dimensions réduites et ouverts sur la rue : on travaille en regardant les passants. De distance en distance, on trouve des rues couvertes, sortes de tunnels sombres où il faut de la lumière en plein midi. Aucune voiture ne passe dans ces rues : les fardeaux



BETHLÉEM. — *Vue prise de l'église de la Nativité.*

sont portés par les ânes et les chameaux, souvent aussi par les femmes qui mettent la charge sur la tête. Beaucoup d'étalages n'ont rien de bien attirant; mais les marchands de légumes et de fruits ont des produits qui provoquent l'appétit. Les choux pommés et les radis sont de grosseur remarquable; mais ce qui tente surtout, ce sont les oranges et mandarines dorées et toutes fraîches.

Dans la matinée du mercredi 31, dernier jour de l'an, nous sommes allés à Bethléem. Notre intention eût été de nous y rendre à pied un soir, afin d'y faire nos dévotions le lendemain;

le mauvais temps nous en a empêchés et nous avons fait le voyage en automobile, par une belle route qui n'existait point du temps de Notre-Seigneur.

Ce système de locomotion ne nous a guère permis de considérer le puits qui rappelle l'endroit où l'étoile réapparut aux Mages et le Tombeau de Rachel. On nous fait remarquer aussi dans le lointain un bouquet d'arbres qui marque, dans la plaine, l'endroit du champ de Booz, où Ruth vint glaner; puis, tout près de la route, le champ des *pois chiches* qui a sa légende. Jésus passait par là lorsqu'un paysan semait des pois chiches. "Que sèmes-tu là? lui dit Jésus. — Je sème des cailloux. — Eh bien, reprit Jésus, tu récolteras des cailloux." Et sa parole se serait réalisé. Le champ resta couvert de petites pierres.

Amère déception en arrivant à la Grotte de la Nativité — aujourd'hui renfermée dans une église — : les orthodoxes y chantent leur office. En attendant qu'ils aient fini, nous visitons d'autres grottes, particulièrement la chapelle et le tombeau de saint Jérôme — on sait qu'il a habité dans ces grottes et y a traduit la Sainte Ecriture —, le tombeau de saint Eusèbe, la chapelle des Innocents, la chapelle de saint Joseph. Puis nous revenons à la Grotte de la Nativité. On y voit deux autels : celui du lieu de la Nativité appartient aux schismatiques et les catholiques latins ont le leur à l'endroit où fut placée la Crèche. Après l'office, le moine grec s'est mis à balayer et nous avons le regret de ne pouvoir prolonger, dans le silence et le recueillement, la prière que nous voudrions particulièrement fervente en ce saint lieu.

Nous visitons aussi une petite chapelle confiée à la garde des Franciscains, où, dit-on, la sainte Vierge, au moment de la fuite en Egypte, attendit saint Joseph pendant qu'il faisait quelques provisions pour le voyage. On la nomme chapelle de la "Goutte de lait".

Le soir, nous allons à Emmaüs. Dans la chapelle des Pères Franciscains, se trouve un autel qui marque l'endroit où les disciples reconnurent Jésus à la fraction du pain.

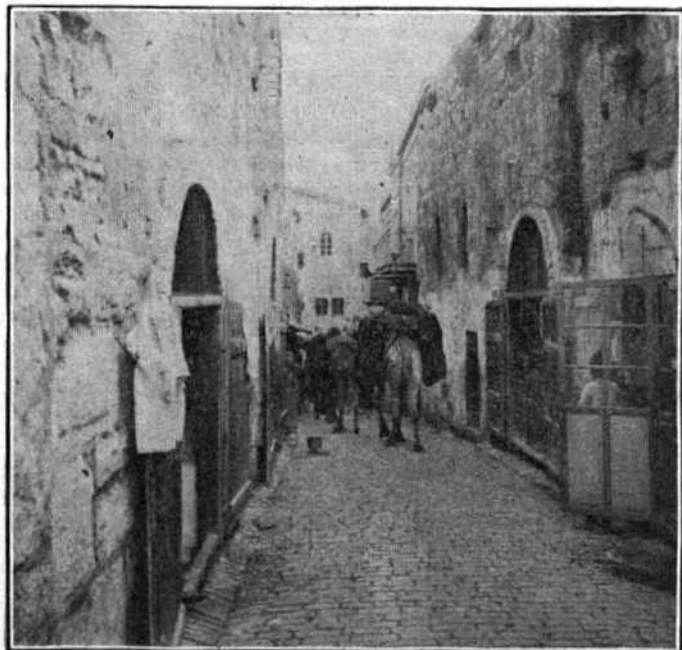
A côté de l'église, on voit quelques murailles en ruines, restes de l'ancien village qui n'existe plus.

L'Emmaüs que nous avons vu est celui des Pères Franciscains; mais, aujourd'hui, d'aucuns prétendent que le véritable Emmaüs est beaucoup plus loin. Pour nous, nous n'irons pas ailleurs. La vieille tradition nous suffit et nous ne sommes pas en mesure de prendre parti dans la discussion. Mieux vaut rester dans la foule des simples.

Le jeudi matin, 1^{er} janvier 1931, nous sommes allés voir l'Esplanade où fut élevé le Temple de Jérusalem et où les Musulmans ont édifié deux mosquées : la "Coupole de la Roche" ou mosquée d'Omar et la mosquée "Al-Aqsa". Je ne m'arrêterai pas à en faire la description; nous y sommes allés uniquement parce que c'est l'emplacement de l'ancien Temple de Salomon. On peut y entrer tête couverte, mais il faut, ou quitter ses sou-

liers ou accepter de les introduire dans des *babouches* qui se louent deux piastres.

Dans l'après-midi, nous avons vu Saint-Jean de la Montagne où était, croit-on, la demeure de Zacharie et d'Elisabeth, parents du Précurseur. Nous y prions dans deux sanctuaires : l'un d'eux est construit à l'endroit où la sainte Vierge vint



LA VOIE DOULOUREUSE.

visiter sa cousine : c'était une villa située en dehors du village et où Elisabeth se tenait dans la retraite, en attendant la naissance de son fils. L'autre, qui est l'église de la petite ville, marque l'emplacement de la maison de Zacharie.

On raconte que lors du massacre des saints Innocents, Elisabeth s'enfuit avec son enfant et qu'elle échappa par miracle à la poursuite des soldats d'Hérode : un rocher s'entr'ouvrit pour lui livrer passage et se referma aussitôt. On voulut obliger Zacharie à dévoiler le lieu de la retraite de l'enfant et de la mère ; mais ne le voulant, ni le pouvant, il fut, dit-on, massacré par les soldats.

(A suivre.)



Récits Canadiens

FOI, ESPÉRANCE ET CHARITÉ

A la fin de janvier 1628, une terrible famine sévit parmi les Hurons et les Montagnais fixés autour de Québec. Toutes leurs ressources étant épuisées, la chasse et la pêche ne donnant plus rien, ils se rendirent en grand nombre auprès de Champlain pour en obtenir du secours.

L'un des leurs était alors gardé prisonnier, accusé qu'il était d'avoir tué deux Français par surprise. C'est aussi pour obtenir sa grâce qu'ils étaient venus trouver le grand chef français, dont on savait le cœur pitoyable et bon. Mais Champlain fut inflexible, il refusa la grâce du coupable. Il fallait un exemple, car les sauvages, ne faisant aucun cas de la vie humaine, auraient recommencé dès le lendemain, si l'envie leur en était passée par la tête.

Ne pouvant faire fléchir Champlain, les sauvages imaginèrent un moyen touchant pour l'attendrir. On sait combien ils aimaient leurs enfants. Dans ces jours de détresse, les parents se concertèrent et décidèrent d'offrir à Champlain trois jeunes filles de onze, douze et quinze ans, en témoignage de la pureté de leurs intentions.

Ce sacrifice montrait la grande détresse des sauvages; Champlain, ému de compassion, accepta l'offrande, et vit là une belle occasion de sauver trois âmes en élevant chrétiennement ces trois petites sauvagesses. A ces enfants, désormais ses filles, il donna les noms symboliques de Foi, Espérance et Charité. Il fit distribuer entre les affamés ce qui était disponible en fait de farine, de fèves et de pois. Il ne put être aussi généreux qu'il l'aurait désiré, car la petite colonie française elle-même était assez à court.

Deux ans plus tard, Champlain est encore à Québec. La colonie végète; l'avenir paraît bien sombre. On entend parler d'expédition anglaise contre Québec, et ni hommes ni secours ne viennent de France. Les efforts d'une vie entière d'héroïsme vont-ils être perdus?

Il a toujours avec lui Espérance et Charité, ses deux filles adoptives. Qu'est devenue Foi? Elle est retournée dans le wigwam de ses parents, n'ayant jamais pu, malgré sa bonne volonté, s'habituer aux manières françaises.

Les deux fillettes sont faites à leur nouvelle vie : malgré leur peau brune, ce sont deux rayons de soleil dans l'Habitation, auprès de Champlain qu'elles aiment comme un père.

Un jour que le chef était plus soucieux que d'habitude, voici que la porte s'ouvre doucement pour laisser passage à ses deux filles adoptives. Espérance s'amuse à taquiner un petit chat qu'elle tient dans ses bras. Charité, plus grave — elle a quatorze ans — porte un panier qui semble rempli de roses et de marguerites.

“Père, s'écrie-t-elle, devinez ce qu'il y a sous mes fleurs?”

Pour lui faire plaisir, Champlain fait mine d'écartier les fleurs pour voir ce qu'elles cachent de si précieux.

“Des œufs!” reprend Charité, “Les poules de Guillemette Couillard ont pondu toute la semaine. La cachottière n'en avait rien dit pour mieux préparer sa surprise. Aujourd'hui, elle m'a appelée et m'en a donné une bonne douzaine, qu'elle m'a chargée de vous apporter, à vous tout particulièrement.

— J'en suis fort aise, fillette, tu pourras les porter bien vite chez Marie Rollet, qui est si faible et ne peut manger ni racines ni poissons.

— Sans doute, j'irai, mais vous me permettrez bien d'en garder quelques-uns dont je vous ferai moi-même une omelette ce soir.”

Et la jeune fille aux cheveux noirs, soigneusement nattés et enroulés autour de sa tête ronde, implore du regard son père adoptif. Champlain sourit, et Charité vole vers la cuisine s'affairer aux apprêts du souper.

Champlain s'est occupé activement de l'éducation des deux jeunes Indiennes. Elles ont très bien appris le français et peuvent lire couramment. Entre temps, elles s'occupent de couture et de tapisserie.

Leur éducation chrétienne n'a pas été négligée; elles ont reçu le baptême avec une grande ferveur. Elles sont vraiment attachantes ces deux jeunes sauvagesses, franches, saines et intelligentes. Leur grâce animée fait oublier à Champlain les angoisses de l'heure présente.

On sait comment les sombres prévisions du chef se réalisèrent, lorsque, manquant d'hommes, de munitions et de vivres,

il dut capituler et livrer Québec aux frères Kertk, chefs de l'expédition anglaise.

Après avoir obtenu des Anglais des conditions aussi favorables que possible pour les colons qui resteraient à Québec, le vieux chef voulut emmener Espérance et Charité vers cette douce France, dont elles avaient tant entendu parler. Leur joie était à son comble.

Le 24 juillet, Champlain s'embarqua pour Tadoussac avec elles, il devait y attendre le départ des vaisseaux pour l'Angleterre. Il y rencontra Etienne Brûlé, dont "L'Abeille" a raconté les exploits l'année dernière, et Marsolet. C'étaient alors deux Français renégats, qui s'étaient mis du côté des Anglais pour les guider et les seconder dans l'attaque de Québec.

Champlain ne put s'empêcher de leur adresser de sanglants reproches : "Vous perdez votre honneur, on vous montrera au doigt partout où vous irez; on dira : Voilà ceux qui ont trahi leur roi et vendu leur patrie. La mort serait préférable à un vie déshonorée, car quelque chose qui vous arrive, vous aurez toujours un ver qui vous rongera la conscience." Ils se moquèrent de ces sévères paroles. Marsolet, plus méchant, prépara une vengeance qui dut être bien amère au cœur de Champlain.

Le traître alla trouver le gouverneur anglais et lui dit que les sauvages, réunis en conseil aux Trois-Rivières, s'opposaient formellement au départ des deux jeunes Indiennes : elles n'avaient été données à Champlain qu'à la condition de ne jamais quitter le pays.

Champlain savait que c'était un coup monté, car les sauvages eux-mêmes, en reconnaissance de tout ce qu'il avait fait pour eux, sont très heureux de savoir les fillettes sous sa garde. Les deux pauvres petites, tremblant de peur devant les Anglais, et surtout devant les Français renégats, n'osent quitter d'un pas leur père adoptif. C'est en leur nom que le lendemain il demande justice à Kertk :

"... Vous me permettez que je parle pour ces pauvres innocentes qui m'ont été données par les sauvages, assemblés en conseil, sans que je les aie demandées, mais, au contraire, comme forcé, avec le consentement des filles et des parents, à telle condition que j'en disposerais à ma volonté pour les instruire en notre foi, comme si c'étaient mes enfants; ce que j'ai fait depuis deux ans, pour l'amour de Dieu. J'ai eu un grand soin à les entretenir de tout ce qui leur était nécessaire, désirant les retirer des mains du diable, où elles retomberont s'il faut que vous les reteniez ici..."



CHAMPLAIN EXPLORATEUR

Champlain revint à la charge plusieurs fois, mais inutilement. Les deux petites Indiennes devinèrent qu'il se tramait quelque chose contre elles. A force d'épier et de rôder autour des habitations, elles apprirent le terrible secret. Alors, ce furent des pleurs et des supplications qui redoublèrent le chagrin de Champlain.

Pour ne pas les laisser aller démunies, si les petites doivent le quitter, il s'occupa de leur faire faire des vêtements. Il eut l'idée d'offrir des présents aux sauvages pour leur faire changer d'idée : il se sentait prêt à sacrifier toute sa fortune pour conserver ses enfants.

Il s'adressa même à Marsolet, et lui offrit un dédommagement s'il voulait cesser son hostilité. Mais le traître, heureux du triomphe de sa haine, ne voulut rien accepter. Au gouverneur anglais, il déclara que les sauvages se révolteraient si les deux jeunes filles ne leur étaient pas rendues. L'Anglais, qui crut à ses paroles, se montra dès lors inexorable.

Espérance et Charité durent se résigner à perdre celui qui avait été si bon pour elles. Elles avaient les yeux rouges à force de pleurer et refusaient de manger. La douleur les rendit hardies. Espérance alla trouver Marsolet et lui adressa de virulentes paroles :

“Ce n'est point en secret que je veux parler, tous ceux qui entendent notre langue l'entendront assez et t'en priseront moins à l'avenir s'ils ont de l'esprit. C'est une chose assez connue de tous les sauvages que tu es un parfait menteur, qui ne dis jamais ce que l'on te dit, mais tu inventes des mensonges en ton esprit pour te faire croire...” La pauvre enfant s'exalte et, pour exprimer sa colère, elle trouve de fortes paroles : “Misérable que tu es, au lieu d'avoir compassion de deux pauvres filles, tu te montres en leur endroit pire qu'un chien ; ressouviens-toi que bien que je ne sois qu'une fille, je hâterai ta mort si je puis... ; un chien a le naturel meilleur que toi : il suit celui qui lui donne la vie, mais toi tu détruis ceux qui t'ont donné la tienne...”

Le traître écouta tout sans surveiller, et se contenta de lui répondre : “Tu as bien étudié ta leçon !” Ensuite, apercevant Charité, il lui dit : “Et toi ? n'as-tu rien à me dire ?”

A ces mots, la seconde fillette, plus jeune et plus violente que sa compagne, fit un bond, et, se plantant devant le misérable : “Si je tenais ton cœur, j'en mangerais plus facilement et de meilleur courage que des viandes qui sont sur cette table !”

Marsolet se contenta de rire des paroles des enfants, mais le coup avait porté. Toutefois, leur sort ne fut pas changé.

Tout ce que Champlain put obtenir, c'est que les deux enfants seraient confiées à la famille Couillard qui restait à Québec. Ce fut pour les pauvres enfants une faible mais appréciable consolation. "Nous serions mortes, disaient-elles, plutôt que de retourner chez les sauvages; mais nous préférons encore vivre avec les sauvages plutôt que de vivre avec les Anglais!"

À la fin de septembre, une barque ramena les fillettes à Québec. Puis, quelques jours plus tard, Champlain voguait vers l'Angleterre avec deux blessures au cœur, l'une comme père et l'autre comme patriote.

* * *

Trois ans plus tard, Québec, pris en temps de paix, était rendu à la France, et Champlain revenait dans la Nouvelle-France. Un de ses premiers soins fut de demander partout des nouvelles de ses deux filles adoptives. Il fut impossible d'en retrouver aucune trace : elles avaient disparu et la forêt vierge garda son secret.

L. R.



CLASSES "EXCELLENTES"

Celles où tous les élèves sont amis de "L'Abelle".

1 — 11 ^e année,	F. FÉLIX-MARIE,	<i>Grand'Mère.</i>
10 ^e année,	F. IRÉNÉE-JOSEPH,	"
9 ^e année,	F. BERTRAND,	"
8 ^e année,	F. GUSTAVE-ALBERT,	"
7 ^e année,	F. ADOLPHE,	"
6 — 6 ^e et 7 ^e année,	F. THOMAS D'AQUIN,	<i>Donnacona.</i>
7 — 7 ^e et 8 ^e année,	F. JUSTIN-ÉMILE,	<i>Ec. Vaudreuil</i> <i>(Montréal).</i>
6 ^e année,	F. DENIS,	"
9 — 9 ^e année,	F. HERVÉ,	<i>Ec. Garnier</i> <i>(Montréal).</i>
10 — 8 ^e grade,	F. ALEXANDRE-VICTOR,	<i>Fall River</i>
7 ^e grade,	F. CYPRIEN-JOSEPH,	"
12 — 6 ^e , 7 ^e et 8 ^e ,	F. JULIEN-MARIE,	<i>Pointe-Gatineau.</i>
13 — 5 ^e année,	F. WENCESLAS,	<i>Donnacona.</i>

Signaler les omissions, s'il y a lieu.



Les Martyrs de Gorcum

L'événement sanglant et glorieux que reproduit ici la gravure, nous ramène de quelques siècles en arrière. Nous sommes en 1572, en Hollande. Ce pays fait alors partie des Provinces-Unies ou Pays-Bas, qui dépendent de la couronne d'Espagne. Mais, travaillé par les Calvinistes, il est déchiré par la guerre civile et religieuse.

Les rebelles, plus connus sous le nom de *Gueux*, obéissent à des chefs fanatiques et cruels, parmi lesquels trois surtout se distinguent par leur fureur sanguinaire et sacrilège : un grand seigneur, le Comte de la Marck; un apostat, Jean d'Omal; et un aventurier, Marin Brant.

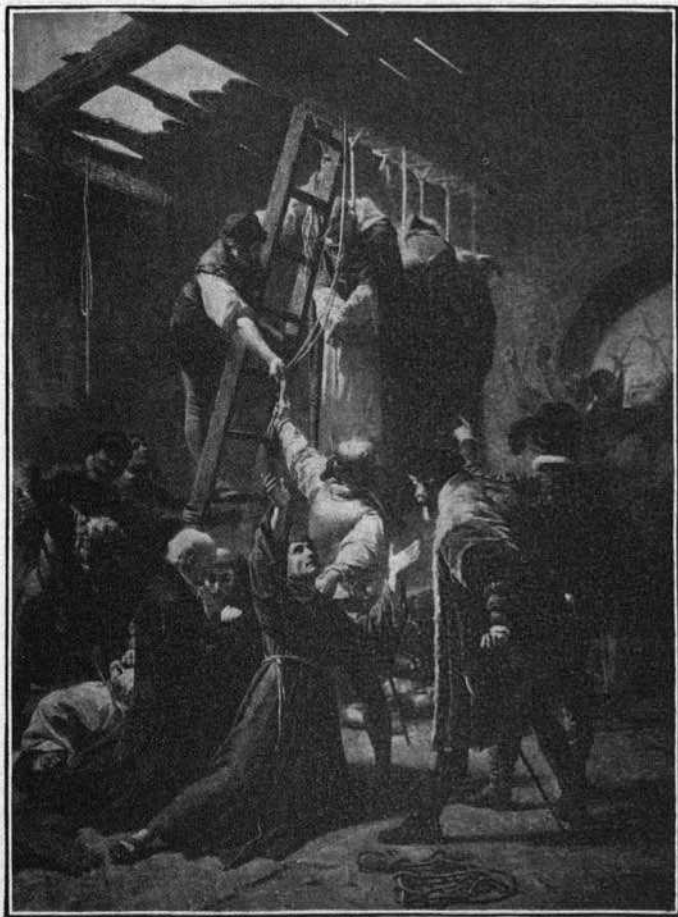
Au printemps de 1572, les Gueux se sont emparés des petites villes de Gorcum et de Brielle : ils ne manquent pas de saccager les églises et les couvents, de pourchasser les religieux et les prêtres.

A Gorcum, ils ont capturé trois prêtres séculiers, un chanoine régulier de St-Augustin, onze Franciscains. De Gorcum, on a conduit les prisonniers à Brielle où réside le comte de la Marck : il a, en effet, ordonné à ses lieutenants de lui envoyer les prêtres et les moines afin de leur faire subir le sort qu'il réserve partout à leurs pareils. Quel sort? On s'en doute. Déjà quatre autres ecclésiastiques attendent dans la prison de Brielle : un prêtre séculier, un Dominicain et deux Prémontrés. Ce petit groupe, grossi des quinze nouveaux arrivants de Gorcum, va composer l'héroïque phalange des dix-neuf martyrs dont le supplice est ici représenté.

On essaie d'abord, par la menace, par des promesses, de les faire apostasier. Peine perdue. Alors, dans la nuit du 8 au 9 juillet 1672, le sinistre La Marck donne l'ordre de pendre à l'instant, sans autre forme de procès, "ces maudits prêtres et moines". "Que pas un n'échappe", a-t-il dit à Jean d'Omal, l'exécuteur de cet arrêt de mort. Et l'ordre a été accompli. Avec quelle ponctualité, un seul regard jeté dans l'intérieur de cette grange suffit pour l'attester.

C'est, en effet, dans une grange délabrée, hors de la ville, que la scène se passe. Deux poutres d'inégale longueur servent à la pendaison. Cinq corps sont déjà suspendus à la grande poutre, qui en recevra dix autres. La petite poutre servira pour les quatre restants.

Quelques-uns sont encore jeunes. Le grand nombre est dans la force de l'âge. Il y a aussi des vieillards : tel ce prêtre à cheveux



Fracassini

Musée du Vatican.

“MON SEIGNEUR, PARDONNEZ-LEUR...”

blancs qui se tient à genoux auprès de l'échelle, et qui reçoit la dernière confession d'un jeune Franciscain.

Parmi les victimes, s'agitent les exécuteurs, civils et soldats. Ils s'acharnent sur leurs victimes, rient de leurs convulsions, les frappent de leurs épées. Les deux chefs sont reconnaissables à leurs somptueux costumes Henri II. Voici d'Omal transporté de rage, qui serre les poings. Voilà La Marck, en toque à plumet, qui indique du doigt la place réservée aux nouveaux arrivants.

Les traits des suppliciés, autant qu'on peut en juger par ceux dont nous voyons le visage (l'un est étendu par terre, un autre pendu), ont un air de douce sérénité.

Leur fin fut admirable. Nicolas Pieck, supérieur du couvent des Franciscains, défendit sa foi jusqu'au dernier moment contre les objections des hérétiques, et, en montant sur le gibet, encourageait ses frères à bien mourir.

Godefroy de Melveren, humble frère sacristain, s'écria, au moment où on le hissait pour le pendre : "Mon Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font". Nous le voyons ici au premier plan.

Pie IX a canonisé, le 29 juin 1867, les dix-neuf martyrs de Gorcum.

L. R.



NOVICIAT SAINT-JOSEPH,

La Pointe-du-Lac.

Vêtue d'août 1931.

- Philippe Morin, de St-Charles-de-Bellechasse : *F. Emmanuel-Jean.*
 Roland Baribeau, de Saint-Casimir : *F. Casimir-Jean.*
 Benoît Lessard, de St-Charles-de-Bellechasse : *F. Daniel-François.*
 Charles-Henri Larocque, de Grand'Mère : *F. Norbert-Paul.*
 Jean-Marie Trudel, de St-Marc-de-Shawinigan : *F. Bertrand-Marie.*
 Roch Boucher, de St-Elie-de-Caxton : *F. Julien-Pierre.*
 Germain Lafontaine, de La Pointe-du-Lac : *F. Grégoire-Jean.*
 Jean-Noël Jacob, du Lac-au-Sable : *F. Evariste-Charles.*
 Fernand Dussault, de St-Marc-des-Carières : *F. Léonce-Marie.*
 Benoît Mercier, de Thetford Mines : *F. René-Paul.*
 Roger Richard, de l'Im.-Conc. (Shawinigan) : *F. Calixte-Louis.*
 Charles Maurais, de Grand'Mère : *F. Constant-Jules.*
 Gédéon Melançon, de Grand'Mère : *F. Fernand-Pierre.*
 Maurice Bellemare, de Louiseville : *F. Gordien-Marie.*
 Georges Villemure, de Grand'Mère : *F. Gentien.*
 Arthur Jacques, d'Almaville : *F. Flavius-Joseph.*
 Alcide Béland, de l'Immaculée-Conception (Shawinigan) : *F. Félicien.*
 Georges Godbout, de St-Lambert de Desmeloizes (Abitibi) : *F. Fulgence.*



DE TOUT UN PEU et d'autres choses encore.

L'aptéryx.

Voici un curieux spécimen d'oiseau. Il habite l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Les indigènes le nomment *kiwi*; mais les naturalistes l'ont affligé d'un nom grec, *aptéryx*, mot qui signifie *sans ailes*. Cette appellation lui convient parfaitement, car, en fait d'ailes, il n'a guère que des rudiments, à peine ébauchés. Ses plumes ressemblent plutôt à des soies, et sa queue brille par son absence.

Ce n'est pas un gros oiseau, tout au plus est-il de la taille d'une poule; mais l'œuf qu'il pond est presque assez volumineux pour faire honneur à une autruche.

C'est la nuit que l'aptéryx cherche sa nourriture, qui consiste surtout en vers de terre. Son bec très effilé est *entre ses mains* un instrument très utile pour aller les chercher au fond de leur trou dans la terre, et pour les en tirer délicatement sans les casser. Le jour, il se cache dans quelque coin; il y dort si profondément qu'il faut lui tâter les côtes avec un bâton pointu, et encore faut-il insister, pour le réveiller.



Le roi des animaux

... c'est l'éléphant, et non pas le lion, dont la réputation de bravoure a été bien surfaite. Tous les animaux craignent l'éléphant, lui ne craint personne, l'homme excepté. Il a la peau si épaisse qu'il considère comme *non avenue* toute balle qui ne l'atteint pas au cerveau : c'est pour lui une simple chiquenaude, il n'en fait pas plus de cas que nous la piqûre d'un maringouin.

Dieu a donné l'intelligence à l'homme, elle lui suffit pour affirmer et faire respecter son titre de roi de la création. Même s'il n'avait ni flèches, ni lances, il viendrait encore à bout de ces géants de la forêt. Une expérience séculaire a appris à ces pachydermes qu'il vaut mieux ne pas s'attaquer à l'homme, et qu'il y est plus hygiénique pour eux de tirer à gauche quand ils le rencontrent à droite.

La gravure ci-dessous illustre un des tours classiques joués par les noirs à ces énormes bêtes. Pour les prendre sans aucun risque de leur part, ils creusent une fosse profonde sur un sentier fréquenté par ces animaux. Cela fait, ils la recouvrent de roseaux, d'un peu de terre et d'herbe, avec tant de soin que rien ne décèlera la fosse perfide qui s'ouvrira sous leurs pas pesants. L'animal qui y tombe ne peut s'en tirer; les noirs accourent et le tuent avec leurs lances. Leur garde-manger est alors garni de viande fraîche pour plusieurs jours de bombance.



Le jeune éléphant qui vient de choir si étourdiment dans la fosse fatale va être sauvé, pour cette fois, à grands renforts de trompes : deux éléphants adultes de bonne volonté ont entendu ses cris de détresse. Si rien ne casse, en voilà un qui pourra se vanter de l'avoir échappé belle !



Encore la question du sel des mers.

La question de l'origine du sel de la mer revient sur l'eau, ou sur le tapis, comme on voudra. On nous écrit ceci : "Papa a lu votre article; il me prie de vous faire savoir qu'il n'acceptera votre "lucide" explication que si vous pouvez lui dire pourquoi l'eau de la Méditerranée est si salée quand celle de la Baltique est buvable, ces deux mers recevant l'une et l'autre un grand nombre de fleuves et de rivières : les mêmes causes ne devraient-elles pas produire les mêmes effets?"

Ni la question ni la réponse ne sont embarrassantes. Il faut d'abord croire, sur la foi des chimistes, que l'eau qui a couru sur la terre ou dans la terre n'est plus parfaitement pure, car elle contient bien des substances en dissolution, et entre autres, une toute petite

quantité de sel ordinaire. Ce point admis, il reste à expliquer pourquoi le sel s'accumule dans la mer Méditerranée quand la Baltique en est presque complètement dépourvue.

La Méditerranée, mer située au sud de l'Europe, perd plus d'eau par évaporation qu'elle n'en reçoit des rivières et des fleuves qui s'y déversent. Son niveau tendant à baisser, il s'établit un courant continu venant de l'océan Atlantique par le détroit de Gibraltar. Cette eau contient environ 2½ % de sel, qui, avec celui des rivières, s'accumule dans cette mer intérieure. Un temps viendra où l'eau de la Méditerranée sera si salée que les poissons ne pourront plus y vivre.

La mer Baltique, au contraire, est située dans une région plus au nord, et par conséquent plus froide. Ici, l'eau reçue des rivières fait plus que compenser les pertes causées par l'évaporation. Son niveau tend à monter; le trop-plein — *emportant* du sel — se déverse continuellement par deux détroits dans la mer du Nord. Et comme cela se fait depuis des milliers et des milliers d'année, la proportion de sel est devenue assez faible; l'eau est même buvable dans les golfes de Bothnie et de Finlande.

C'est toujours à cause de l'évaporation, que, même dans les océans, les parties situées dans la zone torride contiennent une plus forte proportion de sel.



Le plus haut et le plus long escalier

... du monde — *the largest in the world* — n'est pas en Amérique; ce doit être vrai puisque c'est un Américain (de Fall River) qui le dit.

Cet escalier colossal se trouve sur le Tai-Shan, montagne sacrée de Chine. La dernière des 6000 marches est à 1980 verges au-dessus de la première. Il y a plusieurs rampes, quelques-unes assez longues, puisqu'il faut parcourir près de dix-sept milles pour atteindre le sommet, où se trouve un temple d'idoles.

C'est pour les Chinois une espèce de pèlerinage que de faire l'ascension de cette montagne. A différentes hauteurs, se trouvent de petites pagodes où ils vénèrent leur Bouddha. A cause de la difficulté du parcours, de la montée — qui équivalait à plus de 600 étages de nos maisons — à cause aussi des stations plus ou moins longues dans les pagodes, le voyage dure une semaine aux plus fervents.

Pauvres gens! Que de peines perdues pour servir le diable! Les missionnaires vont là-bas leur montrer une ascension autrement belle. "En haut les cœurs!" chaque jour montons-y nous-mêmes d'un degré, et faisons en sorte que la dernière marche soit le seuil même du Paradis!





CHAPITRE X

— J'ASSISTE À UN COMBAT NAVAL. —

(Suite.)

Cependant le navire allemand se mit à riposter. De son canon d'avant je vis jaillir un nuage de fumée blanche. Au bruit de la détonation une nuée d'oiseaux s'éleva de la forêt en poussant des cris stridents. Sûrement ces oiseaux-là étaient des pacifistes qui ne goûtaient point tous ces coups de canon près de leur domaine.

Il y en avait d'autres qui ne goûtaient pas non plus ce jeu. Les deux baleines que nous avions aperçues au large de l'île plongèrent à pic; lorsqu'elles émergèrent de nouveau, elles filaient à une allure qui me rappelait certaines courses de mon enfance lorsque papa apparaissait, un fouet vengeur à la main.

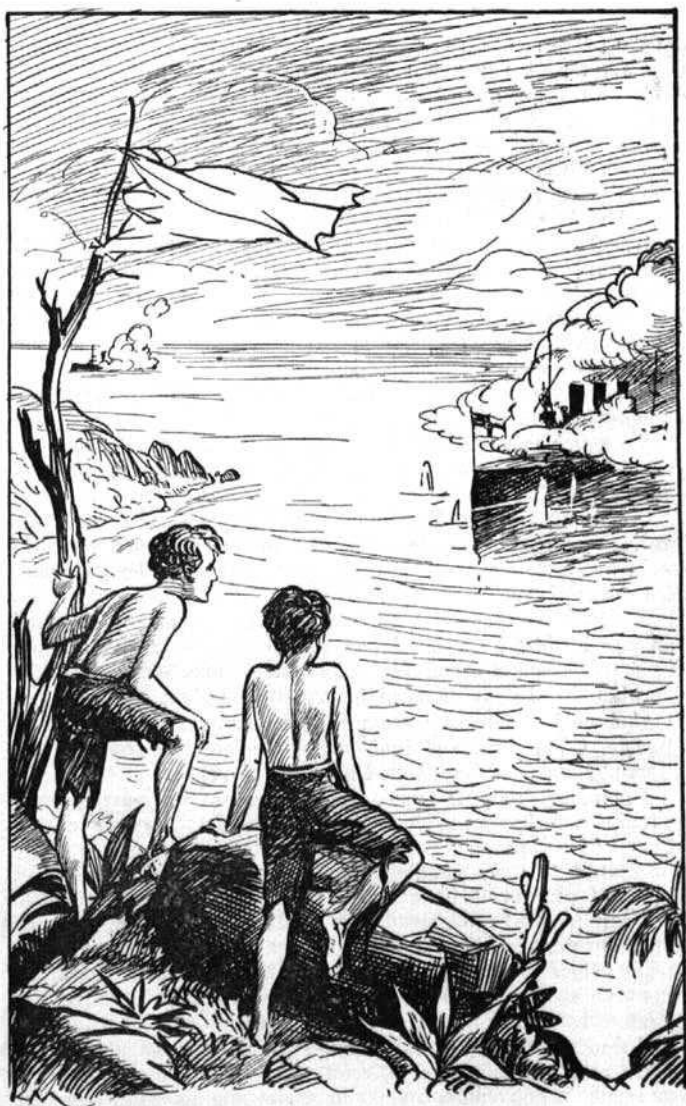
Le vapeur anglais était maintenant en vue mais caché en partie par un épais nuage de fumée. Le bruit de la cannonade était si assourdissant qu'il fallait crier à tue-tête pour s'entendre.

Tout à coup, le croiseur allemand disparut dans un nuage opaque de fumée qui, se dissipant peu à peu, nous laissa voir le mât d'artimon couché en travers du pont.

Je me souvins des hommes postés dans les tourelles, et la pensée de ces pauvres gens étendus morts ou blessés sur le pont ensanglanté calma subitement mon ardeur guerrière. Je récitai quelques avé à leur intention.

Les coups du croiseur anglais portaient tous maintenant. À côté du mât d'avant, gisait une des cheminées et tout le pont n'était qu'un amas de tôles soulevées, de tuyaux tordus. Les flammes commençaient à sortir des écoutilles. Subitement, comme pris de peur, le croiseur allemand, vira de bord et prit à toute vitesse le chemin de la baie.

L'autre, continuant sa marche, le criblait de coups, auquel il ne répondait que faiblement. Je pensai à mes deux baleines : elles ne paraissaient plus à l'horizon. Je crois bien qu'elles



Le navire allemand prit à toute vitesse le chemin de la baie.

devaient être rendues à Singapour, et je parierais même qu'elles ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir atteint le Pacifique.

Le vaisseau, avarié, entra dans la baie quand une explosion à l'arrière fit voler dans les airs une immense gerbe de morceaux de fer, de bois ... et d'hommes. Comme je désirais, dans ma pitié, voir ce pauvre navire atteindre la côte! Mais il penchait beaucoup et faisait si triste mine que je n'y comptais pas. Ah! la guerre! Sherman l'a bien dit : la guerre, c'est l'enfer. Je m'en rendis compte en voyant la ruine du magnifique vapeur qui venait de quitter la baie. Une autre cheminée était maintenant coupée; celle qui restait était entamée; une tourelle gisait renversée sur le pont, son canon pointant vers le ciel semblait viser le soleil; la fumée sortait en trombes par toutes les ouvertures.

Le croiseur anglais ne tirait plus mais il se rapprochait, ses canons pointés sur l'adversaire.

Le calme succédait au vacarme assourdissant. Seuls, quelques oiseaux, tournoyant dans les airs, faisaient encore entendre leurs cris d'effroi.

Nous n'avions pas dit un mot pendant que se déroulaient les dernières péripéties de cette lutte de géants. Nous regardions bouche-bée ces vues animées d'un genre nouveau, les plus animées que j'ai vues de ma vie.

Me réveillant soudain comme d'un cauchemar, je frappai Ivan sur le dos. "Ouche!" cria-t-il, je lui dis : "Ivan, mon garçon, nous sommes sauvés; voici notre libérateur qui arrive triomphant." Je lui montrai le croiseur anglais.

Comme je disais ces mots, un fracas épouvantable me coupa la parole. C'était une combinaison d'explosion et de tremblement de terre. Nous tombâmes tous les deux à la renverse.

Un nuage épais de fumée noire et grasse couvrait la baie, des traînées de flammes s'élançaient vers le ciel. Lorsque le vent eut poussé les vapeurs vers le rivage, je m'aperçus que le croiseur était éventré. Il me semblait qu'un géant, prisonnier dans la cale, avait tout brisé pour se délivrer de sa position gênante. Ce n'était partout qu'amas de fer tordu en tous sens. Les matelots, sautaient à la mer pour atteindre le rivage à la nage, ou sur des débris flottants. Puis ... Oh! horreur! les requins entrèrent en scène. Je gardai les lunettes pour qu'Ivan ne vît pas cet affreux carnage. Il est trop jeune.

Moi-même, je détournai vite les yeux pour ne point contempler plus longtemps cet affreux spectacle. Mais mon pauvre cœur reçut un nouveau coup, car le navire anglais que j'observai s'éloignait vers l'horizon à la poursuite d'un autre vapeur dont la fumée apparaissait derrière les îles lointaines.

Je me revis de nouveau abandonné, mais, maîtrisant mon émotion, je pensai aux pauvres gens qui périssaient dans la baie voisine. Mon malheur n'était rien à côté du leur. La pensée des blessés m'obsédait : ma place n'était-elle pas près d'eux. Ivan et moi, nous pouvions aider au sauvetage. "Ivan, dis-je, descendons. Cela nous prendra des heures, des jours peut-être, mais il faut aller au secours de ces malheureux."

Je m'orientai de mon mieux, au moyen de ma boussole de poche et je plongeai dans le fourré suivi de mon ami. Perdus dans la brousse, nous entendîmes une autre explosion, puis plus rien. Le grand silence de la forêt tropicale avait recommencé. Souvent nous rencontrâmes des chèvres effarées, courant à toute vitesse. Un cours d'eau d'une trentaine de pieds de largeur nous barra la route. Nous n'aimions guère ces eaux tranquilles depuis l'aventure de la veille, mais, après un grand signe de croix, je sautai dans la rivière et atteignis bientôt l'autre rive sain et sauf. Mon cœur battait à se rompre, mais je crois bien que celui d'Ivan battait plus fort que le mien. Une autre fois, nous aperçûmes au moins dix paons sur un arbre; puis un serpent long de plusieurs verges... Tout entiers à notre affaire, nous dégringolions le long des pentes de la montagne sans donner guère plus d'un regard à toutes ces scènes curieuses. Comme les surprises qui nous attendaient au rivage appartiennent au prochain chapitre, je m'arrête. Mais en finissant, je me demande encore si les deux baleines se sont arrêtées. Je parie que leurs cœurs font encore toc toc.

CHAPITRE XI

— Deux fois capturé. —

UNE ALERTE — EN RECONNAISSANCE — PRISONNIER —
ÉVASION — AU SECOURS! — ENCORE CAPTURÉ.

Mon premier soin, en m'élançant hors de la brousse, fut de braquer ma longue-vue sur la baie que je distinguais à travers les grands arbres. D'un coup d'œil je vis que le croiseur allemand était arrivé deuxième dans la joute d'hier. Des flots bleus, émergeait un amas de ferrailles tordues, tandis que là-bas à l'entrée de la baie, le vainqueur se balançait tranquillement comme pour se reposer des fatigues du combat. Il avait abandonné toute poursuite vers le nord, il se tenait là, en attente, comme un vieux chasseur qui sent le gibier et patiemment attend qu'il sorte du fourré.

Cherchant un point favorable pour le hêler, je gravis une colline arrondie qui nous séparait de l'embouchure de la rivière.

Ivan, fatigué, s'appuyait sur moi, le bras droit passé autour de mon cou. Subitement, sans aucun avertissement, il me jeta à terre et me plaça la main sur la bouche. Je pensais qu'il voulait jouer; je me débattis comme un animal pris au piège, et je murmurai d'une voix étouffée : "Laisse-moi donc, imbécile!" — "Ne crie pas, Frank, regarde!" et me relâchant, il pointa dans la direction du cours d'eau. A travers les branches du buisson derrière lequel nous étions tapis, je distinguai un marin en faction, l'arme sur l'épaule. Je vis aussi plus bas dans la rivière, dissimulées derrière les hautes herbes, la vedette allemande et les embarcations. Heureusement, le factionnaire nous tournait le dos; nous pûmes, sans trop de danger, reprendre la brousse.

Assis sous un bananier, je discutai la situation avec mon camarade. Ivan n'avait qu'à se tenir coi, car, étant sujet d'une nation en guerre avec l'Allemagne, il courait de grands risques. Quant à moi, citoyen d'un pays neutre et puissant, qu'avais-je à craindre ?

Je partis, sans trop penser à ce qui pourrait m'advenir : c'est ma manière habituelle; et je me demande souvent comment on peut faire autrement. "J'attends une réponse," comme disait l'auteur d'une pièce que j'ai récitée dans une séance au collège. Je savais mon morceau par cœur et si j'ai buté au beau milieu c'est parce que ce diable de Moran me faisait des grimaces. Le Père Hungerford, agacé, me renvoya à ma place, mais je le fis payer à Raton. Passant devant lui, pour prendre mon siège, je lui marchai sur les orteils. Il poussa un cri de douleur et le surveillant sans demander d'explications l'envoya dans un coin.

Je marchais depuis une demi-heure, sondant les environs, lorsque, à ma grande surprise, j'entendis quelqu'un éternuer au-dessus de ma tête. Je sursautai, mais un coup d'œil rapide me rassura. C'était une guenon qui se baladait là-haut avec son dernier-né.

J'oubliai mon rôle d'éclaireur et je m'arrêtai à contempler les gambades du petit singe. Il jouait avec la queue de sa mère comme le font les petits chats, faisant mille tours parmi les branches. Mal lui en prit, car il manqua son coup et tomba dans le vide. Il allait choir sur moi, et je l'aurais gobé mais il réussit à s'accrocher à la queue de sa mère et tout craintif il fit entendre un petit cri si drôle que j'éclatai de rire...

Au même instant, une voix rauque fit entendre un commandement bref près de moi. Je me retournai vivement, et me trouvai face à face avec un matelot allemand, qui braquait

sa carabine sur moi. Je vous assure que mes deux bras prirent vite la position verticale, et d'une voix suppliante je criai : "Kamarad! Kamarad!" C'étaient les seuls mots allemands de mon vocabulaire.

La sentinelle abaissa son arme et me fit signe d'avancer. Que me dit cet Allemand dans son jargon? je ne sais, car je prends le français, comme langue seconde, au collège de Brooklyn. Mais je vis bien qu'il était surpris; il ne s'attendait pas à voir un être humain surgir de cette brousse asiatique, je suppose. Peut-être me prenait-il pour un petit "garçon des cavernes" ou l'un des jeunes frères de Caïn et d'Abel. Je dois avouer que mes longs cheveux en désordre et mes habits déchirés devaient lui faire une mauvaise impression.

Me tirant par l'oreille, il me conduisit à un officier aux favoris grisonnants qui se reposait, assis sur un pliant. Celui-là, au moins, savait quelque chose : "D'où viens-tu, mon garçon?" me demanda-t-il dans un anglais assez compréhensible.

Deux autres officiers arrivèrent en toute hâte. Le premier, au visage maigre, avait la mine sévère; l'autre, avec une figure rubiconde, arrangée à la sauce tomate, souriait toujours. Une vingtaine de matelots s'approchèrent, aussi, pour me regarder.

Là, il me fallut subir un interrogatoire en règle.

Pendant que les officiers parlaient, le vent m'apportait de la cuisine du camp, des odeurs délicieuses qui me faisaient venir l'eau à la bouche. Il faut avoir vécu dans la forêt pendant six semaines, ne mangeant que des salaisons, du chevreau et des fruits, pour comprendre l'appétit vorace qu'excitait en moi les relents d'une cuisine civilisée. Je fus obligé de détourner la tête pour ne pas être distrait.

C'est que... ces officiers me faisaient subir un véritable examen oral. Je ne pouvais tout de même pas leur faire croire que j'étais en pique-nique par là, mais, je m'ingéniai pour leur dire juste ce que je voulais, sans, toutefois, faire d'entorses à la vérité.

Finalement, l'homme au visage sévère, qui semblait être le chef du détachement, me demanda à brûle-pourpoint : "Es-tu Anglais?" "Non", monsieur, répondis-je poliment, "je suis un Américain de New-York."

Aussitôt, son compagnon, l'homme à la figure joviale, saisit à terre une noix de coco de la grosseur d'une balle au camp et reculant d'une trentaine de pas, il me cria vivement : "Attention, mon garçon, touche le but!" et il me lança la noix de toutes ses forces.

Instinctivement, je pris ma position de gobeur, jambes étendues, mains en avant, et recevant la balle, je touchai tel qu'indiqué.

L'officier rit aux éclats. "C'est certainement un Américain, un vrai Yankee; il gobe comme un professionnel." Le chef hocha la tête gravement, semblant convaincu. Je me demande encore comment les Allemands pouvaient connaître ma nationalité par ce simple truc?

Je leur dis alors que je désirais sortir de l'île, et me rendre à bord du croiseur anglais. L'officier rit de nouveau, trouvant cela très drôle. Il pensait sans doute que je leur demandais de m'y conduire en canot.

Voyant qu'ils ne prenaient pas ma demande en considération, j'ajoutai que, pour commencer, je me contenterais de faire une visite à la tente du cuisinier.

Quand mes paroles eurent été traduites au chef, il donna un ordre bref que je ne compris pas. Un jeune matelot nommé Oscar, vint à l'appel de son nom, et me prit avec lui. Il parlait anglais, ayant travaillé plusieurs années à New-York.

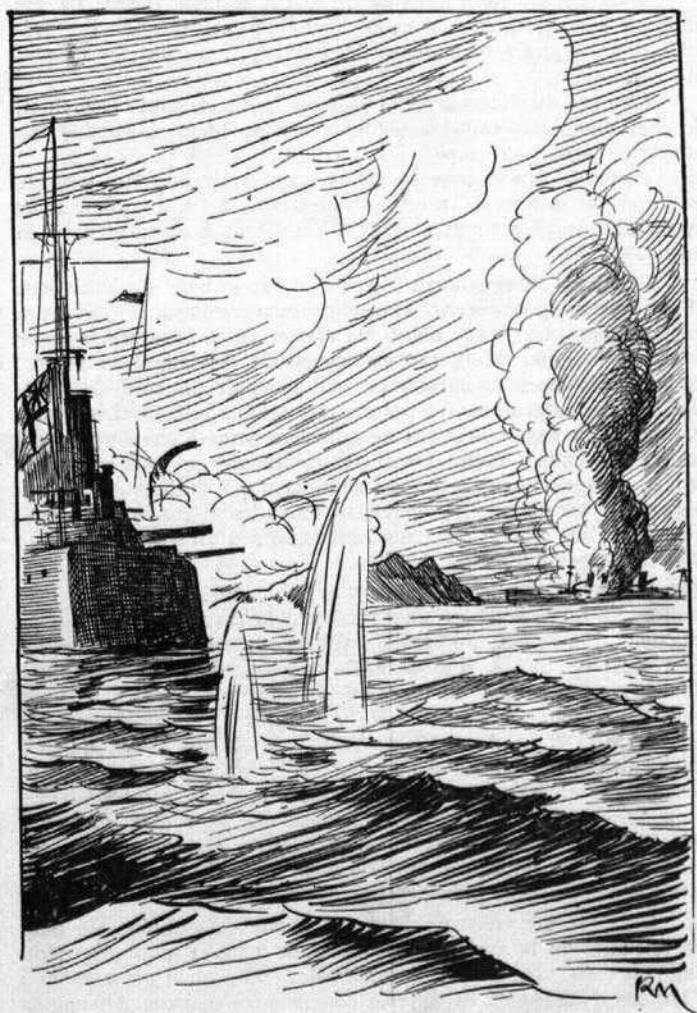
Menuisier de son métier, il avait été employé à Coney Island. Il y connaissait même deux de mes amis : l'homme préposé à la vente des billets aux courses, et un musicien de la salle de dance, qui joue du tambour, à ravir.

Tout de suite l'intimité se fit, et Oscar en bon camarade, voulut me faire une faveur. Il emprunta une chemise blanche au plus petit des matelots présents et me la donna. Puis, il me conduisit à la cuisine.

On me servit un très bon repas. Le chef ne parlait pas anglais, bien qu'il fût très gros, mais il me fit demander si je connaissais son cousin qui habitait Milwaukee. Je lui expliquai que ce n'était pas la paroisse voisine de chez nous.

Oscar devenait de plus en plus intime avec moi. "Tous ces marins," me dit-il, "sont les survivants de l'équipage du croiseur 'Van Roon'. Les Anglais ignorent notre présence; ils croient nous avoir tous expédiés au fond de la mer. Aussitôt que leur croiseur sera parti, nous nous embarquerons sur la vedette, nous prendrons à l'abordage un vaisseau marchand, et nous nous rendrons au golfe Persique afin de rentrer en Allemagne par la Turquie et l'Europe Centrale."

J'écoutais attentivement tous ces détails, me disant à part moi, que certainement les Allemands ne s'embarasseraient pas de deux enfants pour une expédition de ce genre. Je ne pensai plus qu'à leur fausser compagnie.



Le navire allemand était arrivé deuxième dans la joute.

Mais Oscar, tout aimable qu'il fût à mon égard, ne me donnait aucune chance; il ne me lâchait pas d'une semelle. Décidément, il avait reçu des ordres stricts : ne pas me perdre de vue.

L'heure du dîner arriva. Je vous le dis en toute franchise, le chef allemand était un véritable cordon bleu, sa cuisine fut un vrai régal pour moi.

Après le dîner, tous les Allemands sortirent leurs longues pipes et se mirent à fumer placidement. Puis, le soleil nous chauffant de plus en plus, tous s'étendirent à l'ombre pour la sieste.

Oscar me fit coucher à côté de lui sur le bord de la rivière. Je ne voulais pas dormir, mais il faisait si chaud, et j'avais si bien mangé, que je fus obligé de réciter force *Ave Maria* pour me tenir éveillé. Mon gardien somnolait de temps en temps, puis se réveillait en sursaut, et me lorgnait du coin de l'œil. Je devinai ses craintes, et pour y mettre fin, je fermai les yeux et me mis à ronfler, ce qui ne m'arrive jamais en temps ordinaire, croyez-moi bien. Oscar tranquille de ce côté se mit à m'accompagner, seulement ses ronflements n'étaient pas simulés comme les miens. Ils arrivaient en cadence, ronds, profonds, 100 pour 100 réels : les vrais ronflements d'un gros homme de 200 livres couché sur le dos.

Mes aventures précédentes m'avaient joliment déluré, je me sentais de force à tenter une évasion à la face de tout ce détachement d'ennemis. Je leur en voulais de nous avoir torpillés sur le Khandala; je n'avais nulle envie de leur aider à jouer de nouveau le métier de corsaire. Je continuai donc à occuper mon esprit pour l'empêcher de s'assoupir; j'écoutais tous les bruits de la forêt pour me distraire. Après un temps qui me parut interminable, les ronflements d'Oscar diminuèrent d'intensité; sa respiration redevint régulière, lente, profonde. Le moment d'agir était arrivé. Doucement, je roulai sur moi-même : une fois, deux fois, puis, encore, encore, encore... Heureusement, pour moi, le sable dur et uni de la grève ne craquait pas sous mon poids.

Déjà, je me trouvais à une distance raisonnable de mon surveillant; je m'arrêtai pour faire de nouveaux plans. Mon ange gardien, vint à mon secours; voici l'idée qu'il me suggéra : "Espèce d'imbécile! tu devrais comprendre que ces Allemands n'oseront pas tirer sur toi, de crainte d'être entendus à bord du croiseur anglais. Lève-toi, prends tes jambes à ton cou, et file."

D'un bond je fus sur pied et détalai vers le fourré voisin.

La sentinelle m'interpella d'une voix rauque. Me dit-elle de faire halte? peut-être. Mais je ne comprends pas leur jargon. Je supposai qu'elle me criait : "Prends la brousse, mon petit gars"! Je ne me le fis pas dire deux fois.

Je ne regrette qu'une chose : l'absence de mon scoutmestre. S'il avait été là, montre en main, pendant que j'arpentais les cent verges qui me séparaient encore du bois, au cri de la sentinelle, j'aurais certainement établi un record mondial, — que dis-je — un record universel!

< Je ne m'arrêtai qu'à bout de souffle. J'écoutai! Aucun bruit de pas ne parvint à mes oreilles; j'étais libre. Rassuré de ce côté, je partis à la recherche d'Ivan, après avoir fait un grand signe de croix pour attirer la bénédiction du bon Dieu sur moi.

Je traversai la rivière en haut, dans la montagne et me dirigeai hâtivement vers le lieu où Ivan m'attendait. Cette fois je ne prêtai pas la moindre attention aux faits et gestes des innombrables tribus de singes que je rencontrai sur mon chemin.

Ivan me reçut avec des transports de joie : il se jeta même à mon cou pour m'embrasser, ce qui est un peu fort pour un Anglo-Saxon. Si c'eût été un Français, cela ne m'aurait pas surpris, car, eux sont plus expressifs.

Je racontai toutes mes aventures à Ivan, il tremblait de peur; mais je réussis à lui remonter le moral, en lui disant que nous allions nous rendre à l'entrée de la baie, sur le cap sud, et signaler au croiseur de venir nous prendre.

Le long du chemin, Ivan me questionnait sur le menu allemand. Voyant que cela l'intéressait beaucoup, j'y allai de quelques friandises de son goût. Mais voyant que le pauvre affamé prenait la chose trop au sérieux, je ne poussai pas plus loin la plaisanterie, je parlai "affaires". "Comment nous y prendrons-nous pour appeler, Ivan, ce n'est pas aussi facile que de héler un taxi?"

(A suivre.)

Neil BOYTON, S. J.

"By kind permission of Benziger Brothers, New York, holders of Copyright 1922".



TESTAMENT D'UNE VICTIME DE L'ALCOOL

La veille de son exécution, l'assassin Hoche, à Bautzen, Allemagne, écrivait son testament, dont nous extrayons le passage suivant :

"Quand je me demande ce qui m'a rendu criminel, je trouve seulement une réponse : "Gin" ! Il m'a entraîné lentement. Déjà, dès mon enfance, je n'ai rien vu d'autre. Mon père était un buveur, et un jour, étant en état d'ivresse, il a été gelé dans la neige et a misérablement péri. Vous, pères, qui êtes buveurs, pensez que par votre mauvaise habitude et par votre détestable exemple, vous empoisonnez le *sang* et la *vie* de vos enfants !

"Lorsque j'ai quitté l'école, je devins maçon, et je pris *ma goutte*. Malgré cela, au commencement, j'étais encore un ouvrier courageux et je gagnais bien ma vie. Mais plus je gagnais, plus je buvais, et plus le courage et la force pour le travail disparaissaient. C'était lentement, mais sûrement que je descendais. Je fis connaissance avec la prison et la maison de correction. Mais lorsque j'en étais sorti, *boire était ma première occupation*. A la fin, je ne travaillais plus et me laissai nourrir par ma femme. J'étais satisfait du moment qu'elle me donnait de l'argent pour du "*gin*"; quand elle ne m'en donnait pas, je la battais. Mes enfants étaient obligés de me procurer *cette liqueur infernale*, le matin avant d'aller à l'école, et le soir en revenant.

"Le 'gin' était l'unique occupation de mon esprit, ma première et dernière pensée de la journée. Je tairai les faits honteux que j'ai commis, car le "gin" m'avait enlevé toute volonté, de sorte que je suivais uniquement une vie bestiale.

"Pour finir, je tuai ma femme. C'était le dernier anneau de la chaîne de péchés et de crimes auxquels le "gin" m'avait conduit.

"Ils auront, demain, leur expiation. Demain, je serai exécuté. *J'ai mérité la mort*; je meurs tranquille et Dieu sera miséricordieux; mais je ne puis mourir sans avoir adressé au monde un retentissant cri d'avertissement.

"Ce cri d'avertissement est d'abord pour vous, mes amis et compagnons de cabaret, avec lesquels j'ai été si souvent attablé. Corrigez-vous de votre mauvaise habitude. Mon exemple vous montre à quoi on arrive. Jetez la bouteille de "*gin*" contre la muraille, s'il est encore temps, avant qu'il vous mène aussi loin qu'il m'a conduit."



Rires et sourires

Calino commande un lit chez le menuisier :

— Vous aurez soin de le faire solide, car j'ai le sommeil lourd.

* * *

Au tribunal, le 1^{er} janvier.

Le président : "Comment, c'est encore vous ?

— Mon président, dit l'accusé, je n'aurais pas voulu manquer de vous souhaiter la bonne année."

* * *

On demandait à Calino ce qu'il ferait s'il trouvait un portefeuille contenant \$ 10 000.

— Moi, répondit-il, je ferais afficher \$ 100 de récompense pour celui qui l'aurait perdu.

* * *

Une cuisinière russe qui avait donné un soufflet à sa maîtresse est condamnée à trois roubles de dommages-intérêts.

La maîtresse, furieuse d'une aussi légère condamnation, donne alors un soufflet au juge de paix en disant à la cuisinière :

— Donnez les trois roubles à monsieur : nous serons quittes !

* * *

Un mendiant demande l'aumône à un passant :

— Je n'ai pas de sous.

Le mendiant d'un ton conciliant :

— Je n'ai pas spécifié !

* * *

Une dame avise un jeune homme qui grille cigarette sur cigarette.

— Comment peut-on fumer ainsi ? dit-elle, mais vous vous tuerez !

— Oh ! que non, répond l'autre ; j'ai mon grand-père qui fume toute la journée, et il a soixante-dix ans...

— Mais s'il n'avait pas fumé, reprit la dame, peut-être qu'il en aurait quatre-vingts aujourd'hui !

* * *

On parlait devant un Calino quelque chose d'une société de secours assurant contre les accidents, qui moyennant \$ 75 une fois versées, garantissait \$ 25 000 aux héritiers.

— Aussitôt qu'elle sera constituée, dit Calino, je m'y assurerai ; mais vous verrez, j'ai si peu de chance que, dès que je serai assuré, il ne m'arrivera plus rien.

La petite maîtresse fait un exercice de langue française. Il s'agit de compléter des phrases commencées :

« Une statue a des yeux, mais ... »

— Elle ne voit pas ! répondent en chœur les élèves.

— Elle a des oreilles, mais ...

— Elle n'entend pas !

— Elle a une bouche, mais ...

— Elle ne parle pas !

— Elle a un nez, mais ...

— Elle ne se mouche pas ! ! !

Sur ce, la maîtresse entama un autre sujet.

* * *

Authentique :

Aline passe avec sa mère devant un magasin de jouets :

— Oh ! la jolie poupée ; achète-la-moi, dis, petite maman.

— Mais, mon enfant, tu sais bien que je n'ai pas d'argent.

— Eh bien ! allons d'abord acheter des sous et nous reviendrons ensuite chercher la poupée.

* * *

Le petit Marcel récite à sa maman la fable du héron et s'arrête à ce vers :

Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

— Mais, alors, maman, si le bec était emmanché au cou, où le héron avait-il sa tête ?

* * *

Dans un restaurant de cinquième ordre, on sert à Calino un plat de petits pois, si durs qu'ils pourraient être utilisés comme balles de fusil.

— Garçon, s'écrie Calino furieux, indiquez-moi au moins le moyen de manger ces pois.

— C'est bien simple, monsieur

Et l'homme en tablier blanc lui apporte ... *un casse-noisette.*

* * *

Le moment était arrivé de sacrifier trois petits chats sur quatre ; on choisit le plus joli, qui sera conservé. Mlle Aline, six ans, pleurait à chaudes larmes.

— Oh ! les pauvres petits ! Maman, je t'en supplie, ne les fais pas noyer !

La mère expliqua qu'il fallait être raisonnable, que la pauvre chatte ne pouvait nourrir tant de petits affamés.

— Il fait si froid ! reprit Aline en sanglotant.

— C'est l'affaire d'une minute

— Eh bien ! mère, s'il faut absolument les noyer, au moins accorde-moi une chose ...

— Laquelle ?

— Faisons chauffer l'eau !

LA LEÇON DE BOXE



Sur le conseil de son médecin, M. Lenflé se décide à prendre des leçons de boxe.



Il consulte à cet effet un entraîneur. Celui-ci accepte de l'initier à cette science si noble.



Après quelques conseils d'usage, l'entraîneur invite son élève à se mettre en garde.



Dès le début, M. Lenflé reçoit en plein visage un "direct" qui lui casse deux dents.

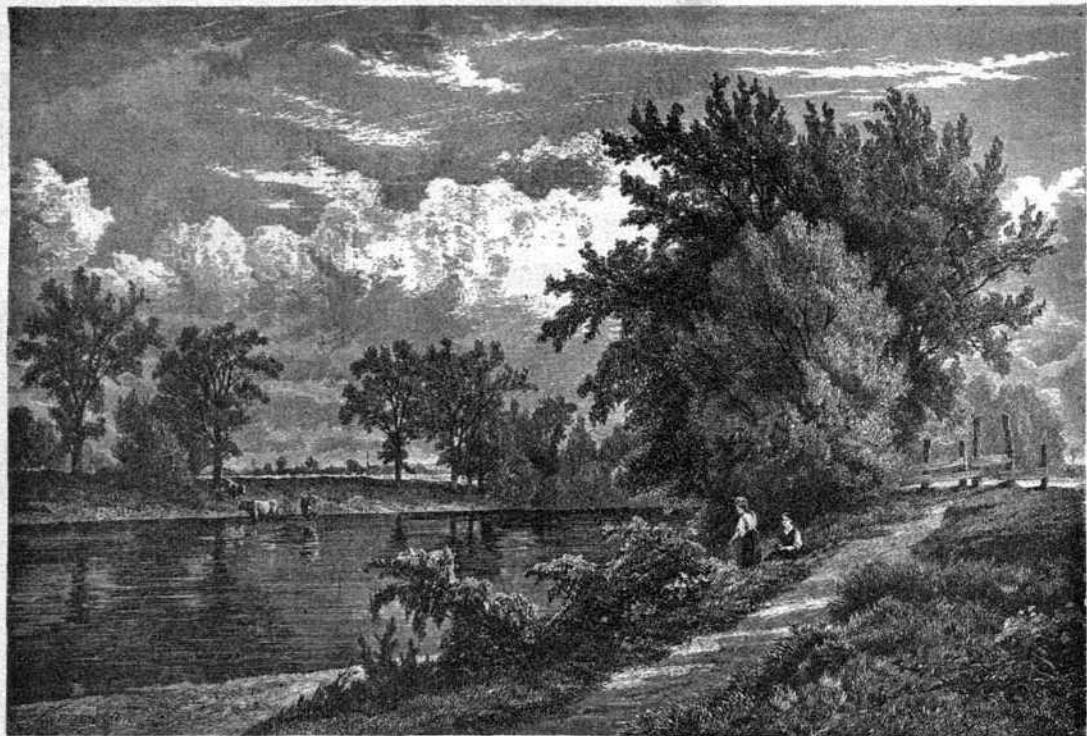


Furieux, il allonge à son adversaire un coup capable d'assommer un bœuf, mais l'entraîneur ayant esquivé le coup, M. Lenflé va se fouler le poignet contre le mur.



Le bras en écharpe et la tête soigneusement enveloppée, M. Lenflé renonce à la boxe, plutôt que de laisser détériorer sa noble personne.

(Le Guignol.)



PAYSAGE SUR LE RICHELIEU